

## Fragment d'un Paradis

« Je prends tout doucement les hommes comme ils sont »  
(Philinte, *Le Misanthrope*, I, 1).

Lire les *Essais sur la nécessité et sur les moyens de plaire*, c'est consentir à faire, en pleine époque de désenchantement, une étrange expérience : celle de la confiance, bien tempérée, dans les visages et dans les mots. Ce livre, Moncrif ne l'écrit pas : il le parle dans ce dialecte un peu oublié aujourd'hui que l'on nommait alors la conversation *à la française*. La particularité de cette langue ou de cet usage de la langue c'est qu'elle n'a pas pour unique vocation d'exprimer les choses mais qu'elle est, en outre, un art de vivre et un moyen infaillible d'être heureux. Moncrif n'écrit pas, ne dogmatise pas : il converse dans le livre comme il l'a toujours fait d'un salon l'autre. Son « art de plaire » n'est pas un ensemble de règles et de principes, c'est un parfum, un ton, un climat, un style, un charme qui opère dès les premiers mots. D'Alembert a insisté, dans l'éloge qu'il fit de lui à l'Académie, sur le fait qu'avant d'être un théoricien, Moncrif était un excellent praticien de la conversation, « digne des mœurs de l'âge d'or », comme dit La Place, parfaitement en phase avec l'impression de facilité qui domine dans les cercles mondains des premières décennies du XVIII<sup>ème</sup> siècle.

Ce n'est pas seulement à cause d'une plaisanterie de salon ou d'un pari vain comme seule la mondanité désœuvrée sait en produire que Pierre-Augustin Paradis de Moncrif publia, en 1727, *L'Histoire des chats*<sup>1</sup>, qui reste à ce jour son ouvrage le moins méconnu, et qui lui valut d'être surnommé par ses contemporains *Mongrif* et affublé du titre d'*historiographe* le

jour où il brigua le poste d'historiographe du roi. Si son souvenir, dans la fragile mémoire littéraire, est si intimement mêlé à la gente féline, c'est que Moncrif fut toute sa vie un chat. Un superbe chat de compagnie, dont l'indépendance d'esprit sait se mâtiner de ce qu'il faut de serviabilité. De ceux qui savent se rendre nécessaires en mettant en valeur, discrètement mais avec une persévérance qui, elle, n'a rien de serve, les maîtres qui les caressent. Visage aimable, talent d'acteur, virtuose dans l'art de faire des vers faciles, bon musicien, à la conversation agréable, séducteur et séduisant, Moncrif sut, de sa patte de velours, s'ouvrir les portes les plus enviées du royaume comme celles du comte de Clermont ou de l'Académie française, en 1733, ou encore celles de la Reine Marie Leszcynska dont il devient le lecteur en 1744. Le chat que l'on persifle est devenu, à force de légèreté gracile, « un homme qui parle à la reine », selon la formule admirative que Voltaire utilise dans une lettre à madame Du Deffand.

Si le tombeau de Moncrif est vide, à en croire la place laissée vacante à son nom dans les dictionnaires et les encyclopédies, l'arbre à anecdotes, au contraire, va bon train, avec son efflorescence de mots et de clins d'œil plus ou moins inspirés, depuis la jalousie de Voltaire, envieux de voir l'insignifiant Moncrif côtoyer la reine là où ses manœuvres de grand homme avaient échouées jusqu'à cette icône gaillarde, ciselée par le baron Grimm, montrant un Moncrif octogénaire apostrophant les filles de l'Opéra : « Si quelqu'une de ces demoiselles était tentée de souper avec un vieillard bien propre, il y aurait quatre-vingt-cinq marches à monter, un petit souper assez bon et dix louis à gagner ».

Mais par-delà les vignettes, qui pourraient laisser supposer que Moncrif, ayant si bien incarné l'esprit volatile de son temps, a été balayé, comme de juste, par les grands orages de l'histoire, restent quelques livres que l'on peut encore ouvrir, et dont la valeur n'est pas seulement testimoniale. Parmi eux ces *Essais sur la nécessité et sur les moyens de plaire*, publiés en 1738<sup>2</sup>, qui appartiennent au genre, si en vogue dans la France d'Ancien Régime, des traités de sociabilité et méritent, à ce titre, de trouver place parmi les *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* du Père Bouhours (1671), *De l'esprit de la conversation* du chevalier de Méré (1677), *L'Art de plaire dans la conversation* de Pierre d'Ortigue de Vaumorière (1688) ou encore les *Essais* de l'abbé Trublet (1735).

Le contenu de ce type d'ouvrages est toujours sensiblement le même : il s'agit de définir le comportement idoine à adopter en société, les travers à éviter et les principes à respecter dans ce qu'il convient d'appeler la bonne conversation, c'est-à-dire celle par laquelle les hommes donnent le meilleur visage d'eux-mêmes et accomplissent, du moins dans le cadre de la micro-société qu'ils ont élue, la concorde à laquelle devrait les vouer leur nature

fondamentalement sociable. Entre taxinomie et observation, entre esquisse de théorisation et synthèse d'une expérience personnellement vécue, le traité de politesse se veut pragmatique : bréviaire profane, égrenant des conseils pratiques à l'usage d'un supposé impétrant, il donne les clés et résume le code qui régissent la liturgie dont s'est doté le monde des salons et des cours pour exister et se différencier. Du moraliste, Moncrif, comme ses pairs, possède la connaissance empirique des hommes dont il est capable de démonter la mécanique avec une virtuosité acquise dans le théâtre du grand monde. Du praticien de la conversation, il possède la clarté d'expression, le sens de l'à-propos et la vivacité d'esprit qui lui font tenir pour suspects le pédantisme et la monotonie des trop longues dissertations.

Mais les *Essais* de Moncrif se distinguent des traités de sociabilité ordinaires en ce qu'ils ramènent l'exercice du monde à un seul principe d'où découlent tous les autres – l'art de plaire – et en ce qu'ils développent une réflexion sur la manière de le transmettre, par le biais de l'éducation des enfants. Au lieu de transformer la vie sociale en une inextricable casuistique dont seuls des initiés pourraient démêler les subtils arcanes, Moncrif préfère déterminer l'élément unique qu'il suffit de posséder pour s'insérer harmonieusement dans le concert des hommes. C'est à la définition et à la justification de ce principe – le désir de plaire – qu'il consacre la première partie de son traité, alors que la seconde a pour objet la manière de le faire acquérir à l'enfant. Les *Essais* se situent ainsi de manière originale au carrefour de deux grandes traditions de la *res literaria* européenne : le manuel de civilité d'une part, dans la lignée de Castiglione, Guazzo ou Della Casa, le traité d'éducation de l'autre, dans celle d'Erasme.

Moncrif n'est pas le premier théoricien, loin s'en faut, à insister sur la nécessité de plaire, qui constitue un véritable leitmotiv de la morale classique. Nicolas Faret, en 1630, a publié *L'Honnête homme ou l'art de plaire à la Cour* tandis que La Rochefoucauld a défini les ressorts de la séduction tant dans ses *Maximes* que dans ses *Réflexions diverses*, montrant, par exemple, que « nous plaisons plus souvent dans le commerce de la vie par nos défauts que par nos bonnes qualités » (maxime 90), qu'« on ne plaît pas longtemps quand on n'a que d'une sorte d'esprit » (maxime 413), que « ce qui fait qu'on déplaît souvent, c'est que personne ne sait accorder son air et ses manières avec sa figure, ni ses tons et ses paroles avec ses pensées et ses sentiments » et que « mille gens déplaisent avec des qualités aimables, mille gens plaisent avec de moindres talents : c'est que les uns veulent paraître ce qu'ils ne sont pas, les autres sont ce qu'ils paraissent » (Réflexion III, « De l'air et des manières »<sup>3</sup>). Plus près de Moncrif, l'abbé Trublet a rappelé, dans ses *Essais sur divers sujets de littérature et de morale* que, « quoi que nous en dise une vanité mal entendue, il vaut mieux plaire dans la

conversation, que d'y briller ». Mais ce qui fait la singularité de Moncrif, c'est qu'il est le premier à faire l'éloge du désir de plaire de façon aussi systématique et inconditionnelle. Pour Trublet, il est impossible de plaire à tout le monde dans la conversation, « de changer à son gré de style, de sujet, de manières, selon les occasions et les personnes. L'universalité des qualités de l'esprit n'y suffirait pas sans celle des connaissances ; et les unes et les autres n'y suffiraient pas encore sans les qualités du cœur, sans un grand fond de douceur et de complaisance »<sup>4</sup>. Moncrif, qui réussira à plaire dans des sociétés aussi différentes que celle du joyeux comte de Clermont ou de la pieuse reine Marie Leszczyńska, n'a pas ce genre de réticence : il suffit de vouloir plaire, dans les limites du raisonnable, pour, *de facto*, se mettre en mesure de le faire. Grâce aérienne du Sylphe<sup>5</sup> qui fait sienne la devise du *Mondain* de Voltaire (1736) : « Le paradis terrestre est où je suis ».

Pour autant, il ne faudrait pas confondre l'enthousiasme dont fait preuve l'homme-chat avec la myopie d'un idéalisme excessif ou, pis, avec une forme d'angélisme béat. En bon lecteur de La Rochefoucauld<sup>6</sup>, en homme d'expérience ayant eu à subir les assauts répétés de l'envie et de la calomnie<sup>7</sup>, il sait qu'il est inutile de se leurrer sur la nature de l'homme : c'est l'amour-propre qui mène la danse avec son cortège de petitesesses et les brusqueries inconséquentes de sa *libido dominandi*. Pour trouver sa place dans le monde et ne pas le transformer en un champ de bataille, il convient de reconnaître, en soi, la part de l'amour-propre et de savoir appréhender, et même utiliser, les défauts d'autrui – égoïsme, volonté de paraître, propension à la méchanceté. Plaire apparaît, sous la plume de Moncrif, comme un impératif catégorique, supérieur à tout autre. C'est parce que l'on cherchera à plaire que l'on n'excitera pas chez nos interlocuteurs de jalousie, lorsqu'on fait preuve d'esprit ou lorsqu'on témoigne de qualités morales hors du commun. Il est des intelligences supérieures ou des vertus austères, qui créent un sentiment de déplaisir : il faut savoir les parer d'un voile d'amabilité, c'est-à-dire prendre en compte l'amour-propre d'autrui, son inexpugnable vanité. La politesse ne suffit plus, dans le clair-obscur de ce crépuscule de l'honnêteté, il faut encore l'agrémenter du désir de plaire<sup>8</sup>. De même qu'il n'est pas décent de faire étalage de sa fortune quand tant d'êtres vivent dans la pauvreté, de même il ne faut pas heurter les innombrables intelligences moyennes qui peuplent le monde en faisant montre de trop d'esprit. C'est le principe qu'a fait sien le personnage de Mme Dorsin, dans *La Vie de Marianne*, à travers lequel Marivaux brosse le portrait de Mme de Tencin : « La plupart des gens d'esprit ne peuvent s'accommoder de ceux qui n'en ont point ou qui n'en ont guère, ils ne savent que leur dire dans une conversation ; et Mme Dorsin, qui avait bien plus d'esprit que ceux qui en ont beaucoup, ne s'avisait point d'observer si vous en manquiez avec elle, et n'en désirait jamais

plus que vous n'en aviez ; et c'est qu'en effet elle n'en avait elle-même alors pas plus qu'il vous en fallait »<sup>9</sup>.

En s'astreignant à toujours vouloir plaire, on transforme l'amour-propre d'autrui, toujours prompt à la médisance et au mépris, en un allié objectif. D'ailleurs, notre amour-propre, non plus, ne s'y retrouverait pas, si nous ne faisons cet effort de plaire. Tout au plus pourrait-on être estimé d'autrui, ce qui, dit Moncrif, ne saurait guère satisfaire notre vanité, elle-même indestructible. C'est le suffrage et l'amitié d'autrui que nous recherchons : et nos qualités seules, en l'état de l'humaine nature, ne sauraient nous les octroyer. Il faut donc les agrémenter à telle fin qu'elles puissent plaire à nos interlocuteurs. Personne n'est au-dessus de cette loi, et surtout pas les êtres bien nés, qui possèdent la haute naissance et l'éclat du rang. Eux, plus que d'autres, doivent apprendre à gommer toute trace de supériorité qui les ferait haïr de leurs semblables moins fortunés.

La nécessité de plaire, dans l'esprit de Moncrif, ce La Rochefoucauld adouci qui saurait s'accommoder de la nature perverse de l'homme, est un sentiment raisonnable et raisonné qui ne doit pas être confondu avec une quelconque envie de flatter. C'est un désir dont l'assouvissement est corrélatif à la conscience que l'on en a : pour plaire il suffit de le vouloir. On retrouve là une des marques de l'optimisme du siècle des Lumières commençant, qui n'idéalise pas l'homme mais invente les moyens d'être heureux *malgré* et *avec* ses insuffisances. Le désir de plaire, c'est le visage aimable de l'amour-propre. Sis entre l'indifférence – il ne faut pas prendre trop à cœur les réactions d'autrui si l'on ne veut pas être déçu ou blessé – et l'amitié – faisons comme si l'interlocuteur était un ami potentiel –, il satisfait d'abord notre désir d'être aimé. C'est donc *notre* amour-propre qui est en jeu et qui est susceptible d'être satisfait : en plaisant à autrui, nous flattons notre propre orgueil, même si pour ce faire, nous devons en rabattre de notre superbe, de notre impatience, de notre volonté de puissance. Il faut savoir mettre entre parenthèse notre propre vanité pour mieux, dans un détour subtil par le plaisir d'autrui<sup>10</sup>, la satisfaire. A l'horizon de cet effort de soi sur soi et de soi pour soi, qui passe parfois par une forme d'humiliation volontaire, se trouve « la plus douce de toutes les récompenses, le plaisir d'inspirer de l'amitié ».

Le désir de plaire est donc le sentiment le plus utile qui soit, car c'est le plus propre à satisfaire la nature profondément sociable de l'homme, dont Diderot résumera les exigences, dans l'article « société » de *L'Encyclopédie* : « Toute l'économie de la société humaine est appuyée sur ce principe général et simple : *Je veux être heureux, mais je vis avec des hommes qui, comme moi, veulent être heureux également, chacun de leur côté ; cherchons les moyens de procurer notre bonheur en procurant le leur, ou du moins sans y jamais nuire* »<sup>11</sup>. De cette